Mort, et personne ne me l'avait dit. Je suis passée devant son bureau et son assistante sanglotait. "Que vous arrive-t-il, Felicia ? — Oh, vous n'êtes pas au courant ? M. Tindall est mort !"

J'avais compris "M. Tindall a tort !" J'ai

PETER CAREY

# La chimie des larmes

roman traduit de l'anglais par Pierre Girard

pensé : pour l'amour du Ciel, reprends-toi ! "Où est-il, Felicia ?" C'était un peu désinvolte de dire ça. On était amants depuis treize ans, mais M. Tindall était mon secret et j'étais le sien.

ACTES SUD

"LETTRES DES ANTIPODES"
série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le nouveau roman de Peter Carey fait dialoguer magistralement deux voix et deux destins.

Séparés par plus d'un siècle, deux êtres fous d'amour et de chagrin poursuivent le même but : alors qu'en 1854, Henry Brandling, un aristocrate anglais, cherche en Forêt-Noire un horloger capable de construire un jouet mécanique qui guérira son fils, Catherine Gehrig affronte en 2010 la mort de son amant secret en restaurant le même automate au sein du musée londonien où elle officie comme conservatrice.

Reliés par des carnets (que l'un écrit et que l'autre lit) et par leurs interrogations sur la mort, l'amour et la technique, ces deux personnages émouvants découvrent progressivement que ce jouet mécanique recèle des mystères bien plus grands.

*La Chimie des larmes* est un grand roman sur la force créatrice et sa participation à notre capacité de résilience.

PETER CAREY

*Peter Carey, né en Australie en 1943, vit à New York où il enseigne la littérature. Lauréat, en 2003, du prix français du Meilleur livre étranger pour son roman* Véritable histoire du gang Kelly *(Plon, 2003), il fait partie du club très fermé des auteurs ayant reçu par deux fois le prestigieux Booker Prize.*

*En cours de traduction dans une quinzaine de pays,* La Chimie des larmes *est son douzième roman et le premier à être traduit en France chez Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

*OSCAR ET LUCINDA*, Plon, 1990 ; 10/18 n° 3054, 1999.
*L'INSPECTRICE*, Plon, 1993 ; 10/18 n° 2593, 1995.
*UN ÉCORNIFLEUR*, Plon, 1995.
*LE CHEMIN DU PARADIS*, Éditions du Félin, 1996.
*JACK MAGGS*, Plon, 1999 ; 10/18 n° 3198, 2000.
*LA VIE SINGULIÈRE DE TRISTAN SMITH*, Plon, 2001.
*LA VÉRITABLE HISTOIRE DU GANG KELLY*, Plon, 2003 ; 10/18 n° 3671, 2005.
*MA VIE D'IMPOSTEUR*, Plon, 2005.
*AU PAYS DES MANGAS AVEC MON FILS*, Hoëbeke, 2006.
*HAUT VOL : HISTOIRE D'AMOUR*, Christian Bourgois, 2007 ; Points, 2009.
*UN AUTRE*, Christian Bourgois, 2009.
*PARROT ET OLIVIER EN AMÉRIQUE*, Christian Bourgois, 2011.

Illustrations :
p. 37 Le canard de Vaucanson : © Bettmann/Corbis
p. 57 Karlsruhe : © Staatliche Kunsthalle Karlsruhe Kupferstichkabinett
p. 140 Reçu pour un poids d'argent : © The Bowes Museum

Titre original :
*The Chemistry of Tears*
Éditeur original :
Faber and Faber Limited, Londres
© Peter Carey, 2012

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02474-1

PETER CAREY

# La Chimie des larmes

roman traduit de l'anglais
par Pierre Girard

*ACTES SUD*

*Pour Frances Coady.*

# Catherine

Mort, et personne ne me l'avait dit. Je suis passée devant son bureau et son assistante sanglotait.

"Que vous arrive-t-il, Felicia ?

— Oh, vous n'êtes pas au courant ? M. Tindall est mort !"

J'avais compris "M. Tindall a tort !" J'ai pensé : pour l'amour du Ciel, reprends-toi !

"Où est-il, Felicia ?" C'était un peu désinvolte de dire ça. On était amants depuis treize ans, mais M. Tindall était mon secret et j'étais le sien. D'habitude, j'évitais son assistante.

Elle avait la bouche toute barbouillée de rouge à lèvres et fripée comme une vieille chaussette. "Où il est ? a-t-elle sangloté. Quelle affreuse, *affreuse* question !"

Je ne comprenais pas. J'ai redemandé.

"Mais Catherine, il est mort !" et la voilà repartie à sangloter.

Je suis entrée dans le bureau de M. Tindall, comme pour lui montrer qu'elle se trompait. Ce n'était pas une chose à faire. Mon amour secret était une pointure – le conservateur en chef des Métaux. Il y avait une photo de ses deux fils sur son bureau. Son drôle de bob en tweed était posé sur l'étagère. Je l'ai pris. Je ne sais pas pourquoi.

Évidemment, évidemment, elle m'a vue le voler. Je m'en fichais désormais. J'ai descendu l'escalier Philips quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. En cet après-midi d'avril dans les galeries georgiennes du musée Swinburne, parmi les milliers de visiteurs et les quatre-vingts employés, personne n'avait la moindre idée de ce qui venait de se passer.

Tout semblait comme d'habitude. Il était impossible que Matthew ne soit plus là, attendant le moment propice pour me surprendre. Il était spécial, mon beau chéri. Il y avait une ride verticale juste à gauche de son grand nez. Sa chevelure était épaisse. Sa bouche grande, douce et toujours tendre. Bien sûr, il était marié. Bien sûr. Bien sûr. Il avait quarante ans quand je l'ai remarqué pour la première fois, et sept ans ont passé avant qu'on ne devienne amants. J'avais trente ans alors, et j'étais encore une sorte de curiosité, la première horlogère que le musée ait jamais vue.

Treize ans. Toute ma vie. On vivait dans un monde merveilleux, au Swinburne, l'un des joyaux presque secrets de Londres. Il avait une importante section d'horlogerie, une collection mondialement connue de pendules et de montres, d'automates et d'autres objets à remontoir. Si vous aviez été là le 21 avril 2010, vous m'auriez peut-être vue, moi, la grande femme à l'élégance bizarre, la main crispée sur un bob en tweed. J'avais peut-être l'air d'une folle, mais je n'étais pas forcément différente de mes collègues – les divers conservateurs – qui arpentaient les galeries à pas pressés pour se rendre à une réunion, dans un atelier ou dans une réserve où ils pourraient bientôt *interroger* un objet ancien, une épée, une courtepointe ou peut-être une clepsydre.

Nous étions le peuple du musée : étudiants, prêtres, réparateurs, ponceurs, chercheurs, érudits, plombiers, mécaniciens – passionnés, à vrai dire – avec des connaissances pointues en matière de métaux, de verre, de textiles et de céramique. Il y avait parmi nous des gens de toutes sortes, insistions-nous, même si nous faisions secrètement confiance à la permanence des stéréotypes. Un spécialiste de l'horlogerie, par exemple, n'aurait jamais pu être une jeune femme avec de jolies jambes, mais un type vaguement ringard de moins d'un mètre soixante-dix – prudent, un peu bizarre, avec de délicats cheveux blonds et une difficulté à vous regarder dans les yeux. Quelqu'un qu'on voyait filer comme une souris dans les galeries du rez-de-chaussée, accompagné par le tintement de son éternel trousseau de clés, tel le gardien des mystères. Au Swinburne, en fait, chacun ne connaissait qu'une partie du labyrinthe. Nous avions restreint nos territoires à des passages discrets – les chemins que nous connaissions nous amenaient toujours où nous voulions aller. Ce qui faisait du musée un endroit extraordinairement pratique pour mener une vie secrète, et jouir du plaisir pervers qu'une telle vie procure.

Avec la mort, ce lieu devenait terrifiant. Enfin, il restait le même, mais en plus brillant, plus net. Tout devenait à la fois plus vif et plus lointain. Comment Matthew était-il mort ? Comment avait-il *pu* mourir ?

J'ai foncé à mon atelier, j'ai tapé "Matthew Tindall" sur Google, et il n'y avait rien de nouveau sur lui. Mais dans ma boîte aux lettres un e-mail m'a mis du baume au cœur : il l'avait envoyé la veille à seize heures. "J'embrasse tes orteils." Je l'ai marqué comme "non lu".

Personne vers qui oser me tourner. J'ai pensé : je vais travailler. C'était ce que j'avais toujours fait en cas de crise. Les horloges sont commodes pour ça, avec leurs mécanismes compliqués, leurs énigmes. Je me suis assise devant l'établi pour tenter de comprendre une pendule française du XVIIIe siècle excessivement capricieuse. Mes outils étaient posés sur une peau de chamois grise. Vingt minutes plus tôt, j'aimais bien cette pendule française, mais elle me semblait désormais vaniteuse, pleine de chichis. J'ai enfoui mon nez dans le bob de Matthew. On disait "renifler". "Je te renifle, je renifle ton cou."

J'aurais pu aller voir Sandra, ma supérieure hiérarchique. C'était une femme toujours gentille mais je n'aurais pas supporté que quiconque, même Sandra, se mêle de mes affaires, les pose sur la table et les étale comme les perles d'un collier cassé.

Bonjour Sandra, qu'est-il arrivé à M. Tindall, vous êtes au courant ?

Mon grand-père allemand et mon père très anglais fabriquaient des horloges, rien de très spectaculaire – d'abord dans le quartier Clerkenwell, puis dans le centre, puis à nouveau à Clerkenwell –, essentiellement de bonnes pendules anglaises à cinq roues – mais, même petite fille, je croyais dur comme fer que c'était une occupation très apaisante, éminemment satisfaisante. J'ai pensé pendant des années que l'horlogerie devait calmer toutes les tempêtes qui grondent dans votre poitrine. Je le pensais, j'y croyais, je me trompais complètement.

La dame du thé est passée avec son offrande déprimante. J'ai regardé le lait légèrement caillé tourner en sens inverse des aiguilles d'une montre, et j'attendais Matthew, je suppose. Si bien que lorsqu'une

main a touché la mienne, mon corps tout entier a lâché. C'était comme Matthew, mais Matthew était mort, et il y avait Eric Croft, le conservateur en chef de l'Horlogerie, à sa place. Je me suis mise à hurler et je n'ai plus pu m'arrêter.

On ne pouvait pas imaginer pire spectateur.

Crofty le Dégourdi était, pour dire les choses crûment, le maître de tout ce qui faisait tic-tac et ding-dong. Un érudit, un historien, un connaisseur ; et moi, par comparaison, une mécanicienne bien formée. Crofty était célèbre pour ses travaux universitaires sur les "Sing-songs", comme on appelait ces parfaits malentendus impériaux de la culture orientale que nous avions exportés en Chine avec tant de succès au XVIII^e^ siècle, ces boîtes à musique hautement sophistiquées enchâssées dans des compositions délirantes d'animaux et de bâtiments exotiques, souvent juchées sur les socles tout aussi compliqués. Il en allait ainsi, pour les membres de notre caste. Nos vies chancelantes se construisaient sur ce genre de choses. Les animaux roulaient des yeux, remuaient la queue et les oreilles. Les pagodes montaient et descendaient. Les étoiles en pierres précieuses tournoyaient et des lamelles de verre pivotantes imitaient à la perfection le miroitement de l'eau.

Je chialais et je chialais et c'était moi maintenant qui avais une bouche grimaçant comme une marionnette faite avec une vieille chaussette.

Avec ses airs d'imposant président de club de rugby qui chouchoute son chihuahua, Eric n'avait rien de commun avec ses Sing-songs, qu'on imaginerait plutôt être la passion d'un homosexuel fluet et ennuyeux. Il avait le côté hétéro-fonceur qu'on attend chez ceux du département Métal.

“Non, non, criait-il. Chut!”

Chut? Il ne m’a pas brutalisée mais il m’a entouré l’épaule de son gros bras musclé pour me pousser dans l’armoire ventilée et a mis en marche la hotte qui ronflait comme vingt sèche-cheveux. J’ai pensé : voilà, je me suis trahie.

“Mais non, disait-il, mais non!”

L’armoire était affreusement petite, prévue pour permettre à un seul conservateur de nettoyer un objet ancien avec un solvant toxique. Il me caressait l’épaule comme si j’étais un cheval.

“On va prendre soin de vous”, a-t-il dit.

Tout en sanglotant, j’ai fini par comprendre que Crofty connaissait mon secret.

“Rentrez chez vous en attendant”, a-t-il ajouté, doucement.

J’ai pensé : je nous ai trahis. J’ai pensé : Matthew va être furieux.

“Retrouvez-moi au snack, a-t-il dit. Demain matin dix heures? En face de l’Annexe de l’autre côté de la rue. Vous croyez que vous pourrez? Vous voulez bien?

— Oui” ai-je dit, en pensant : et voilà, ils vont me virer du musée. Ils vont m’enfermer dans l’Annexe. J’avais étalé les perles.

“Bien.” Il avait un grand sourire et les rides, autour de sa bouche, lui donnaient plus ou moins l’air d’un chat. Il a arrêté la hotte et j’ai senti l’odeur de son after-shave. “Pour commencer, on va vous avoir un arrêt maladie. On va se sortir de ça ensemble – j’ai quelque chose à vous faire réparer, a-t-il dit. Un objet absolument ravissant.” Les gens parlaient comme ça, à Swinburne. Ils ne disaient pas une horloge mais un objet.

J'ai pensé : il m'exile, il m'enterre. L'Annexe se trouvait derrière Olympia, là où mon chagrin pourrait être aussi secret que mon amour.

Il était donc gentil avec moi – ce curieux macho de Crofty. Je l'ai embrassé sur sa joue râpeuse parfumée au santal. On s'est regardés avec stupéfaction et je me suis sauvée, je suis sortie dans la rue sous la pluie ; à grands pas vers l'Albert Hall avec l'adorable bob ridicule de Matthew en boule dans la main.

*

Quand je suis arrivée chez moi, je ne savais toujours pas comment mon chéri était mort. Je pensais qu'il était tombé. Qu'il s'était cogné la tête. Il se balançait tout le temps sur sa chaise et j'avais horreur de ça.

Et maintenant, on allait avoir les obsèques. J'ai déchiré mon chemisier et j'ai arraché les manches. J'ai passé la nuit à imaginer la façon dont il était mort, renversé par une voiture, écrasé, poignardé, poussé sous un train… À chaque vision un choc, un arrachement, un cri. J'étais dans le même état quatorze heures plus tard en arrivant à Olympia pour retrouver Eric.

Personne n'aime Olympia. C'est un endroit épouvantable. Mais l'Annexe du Swinburne se trouvait là, et c'était là qu'on allait m'envoyer, comme une veuve qu'on doit brûler vive. Eh bien, allumez les feuilles et le bois du bûcher, pensais-je, car rien ne saurait être plus douloureux.

Les trottoirs étroits, qui couraient derrière le centre des expositions étaient anormalement chauds, et les ruelles sinueuses, avec de brusques changements de direction. Des fourgons de police équipés

pour la course poursuite soulevaient la poussière et répandaient des mégots, un peu partout dans la rue dans laquelle m'attendait l'Annexe. Ce n'était pas une prison – il y aurait eu un écriteau – mais les grilles, devant l'entrée, étaient hissées de barbelés.

De nombreux conservateurs du Swinburne avaient passé une saison à l'Annexe pour travailler sur un objet qu'on ne pouvait pas restaurer correctement dans le musée. Certains prétendaient qu'ils s'y étaient plu, mais comment pouvait-on m'arracher à mon Swinburne, mon musée, ma vie, où chaque marche d'escalier, le plus petit couloir, chaque éraflure dans le plâtre, chaque molécule d'acétone parlaient de mon amour pour Matthew et de mon cœur déserté ?

En face de l'Annexe, j'ai trouvé le Café George, portes grandes ouvertes pour laisser entrer l'air anormalement chaud.

Vous pourriez croire que l'auteur de *La Balance des paiements : le commerce du Sing-song avec la Chine au XVIII^e siècle* se distinguerait sans peine à côté des quatre policiers en sueur installés à la table du fond, des chauffeurs d'Olympia et des postiers du Centre de tri de West Kensington qui, apparemment, avaient reçu la permission de se mettre en short – ce qui n'était pas forcément une bonne idée, mais qu'importe. Si le distingué conservateur ne s'était pas levé (maladroitement, les boxes de contreplaqué ne facilitant pas ce genre de mouvement aux individus de sa corpulence), je ne l'aurais peut-être pas repéré du tout.

Crofty aimait à dire qu'il était *un parfait rien du tout*.

Mais il avait un côté à la fois impénétrable et popu, et si sa vigoureuse poignée de main plongeait ses

racines aux alentours de sa naissance dans les viriles années 1950, il lui arrivait de passer prendre un verre au ministère des Arts où, si vous aviez la chance d'être invité, vous apprendriez peut-être qu'il était allé chasser en Écosse avec Ellsworth (Sir Ellis Crispin pour vous) le week-end précédent. Je serais désormais, semblait-il, sous la protection de ce puissant personnage.

J'ai vu ses yeux – et toute leur effrayante compassion. Je me suis débattue avec mon parapluie et j'ai posé un calepin sur la table, mais il a recouvert ma main de la sienne – elle était grande, sèche et tiède, on aurait pu y mettre des œufs à couver.

"Quelle horreur, tout ça! a-t-il dit.

— Dites-moi s'il vous plaît, Eric. Que s'est-il passé?

— Oh, Seigneur! Vous ne savez pas, bien sûr!"

Je ne pouvais pas le regarder. J'ai retiré ma main et l'ai glissée entre mes genoux.

"Une crise cardiaque, grave. Je suis tellement désolé pour vous. Dans le métro."

Le métro. J'avais vu le métro toute la nuit, sa violence obscure et brûlante. J'ai attrapé la carte et j'ai commandé des haricots en sauce et deux œufs pochés. Je sentais Eric qui m'observait d'un regard doux et larmoyant. Ce qui ne m'aidait pas, mais alors, pas du tout. J'ai déplacé mes couverts d'un geste brutal.

"Ils l'ont transporté à Notting Hill."

Je m'attendais à ce qu'il dise que c'était bien, de mourir si près de chez soi. Il ne l'a pas dit. Mais l'idée qu'ils l'avaient ramené chez elle m'était insupportable.

Et elle, la grande initiatrice de la "compréhension" conjugale, allait maintenant jouer les veuves

éplorées. “Je suppose que c’est à Kensal Green, les funérailles ?”

Juste à côté d’Harrow Road, ai-je pensé. Tellement pratique.

“Demain, en fait.

— Non, Eric. C’est absolument impossible.

— Demain après-midi à trois heures.” Maintenant il évitait mon regard. “Je ne sais pas ce que vous voulez faire.”

Évidemment, évidemment. Ils seraient tous là, sa femme, ses fils, ses collègues. On s’attendrait à ce que je vienne, mais je ne le pourrais pas. Je n’aurais pas été capable de me contenir.

“On n’enterre jamais personne aussi vite, ai-je dit. Elle cherche à cacher quelque chose.” J’ai pensé : elle le veut dans la terre, loin de moi.

“Non, non, ma chère, ça n’a rien à voir. Même l’horrible Margaret n’en serait pas capable.

— Vous avez déjà essayé d’organiser des obsèques ? Il m’a fallu deux semaines pour enterrer mon père !

— En fait, il y a eu une annulation.

— Une quoi ?

— Une annulation.”

Je ne sais pas qui a éclaté de rire le premier, peut-être moi, parce que après avoir commencé il m’a fallu un moment pour m’arrêter. “Une annulation ? Quelqu’un aurait décidé de ne pas mourir ?

— Je n’en sais rien, Catherine, la famille a peut-être obtenu un meilleur prix dans un autre cimetière, mais c’est demain à trois heures.” Il a poussé un papier plié vers moi sur la table.

“Qu’est-ce que c’est ?

— Une ordonnance pour un somnifère. On va veiller sur vous, a-t-il dit pour la deuxième fois.

— On…?

— Personne ne saura."

On est restés sans rien dire, et un étouffant monceau de nourriture est arrivé devant moi. Eric avait sagement commandé un œuf dur.

Je l'ai regardé briser la coquille et écaler l'œuf pour faire apparaître la membrane tendre et luisante.

"Qu'a-t-on fait de ses e-mails?" ai-je demandé, parce que j'y avais pensé toute la nuit. Le serveur du Swinburne conservait notre vie privée dans une pièce sans fenêtres sur Shepherd's Bush.

"C'est planté, a-t-il dit.

— Vous voulez dire planté, ou vous voulez dire supprimé?

— Non, non, tout le système du musée a planté. La vague de chaleur. La climatisation est tombée en panne, paraît-il.

— Donc rien n'est supprimé.

— Écoutez, Cat…"

J'ai pensé : Cat? Je ne pourrais pas vivre à l'air libre avec un nom pareil. Ça fait penser à une petite chose frêle, toute nue, tout à vif et qui a mal partout. Je t'en prie, ne m'appelle pas Cat.

"Vous ne vous écriviez quand même pas des mails sur la boîte professionnelle?

— Si, on s'écrivait. Et je ne laisserai personne de l'extérieur lire ces courriers.

— C'est déjà réglé.

— Comment pouvez-vous en être si sûr?"

Cette question a paru le vexer et il a pris un ton plus directorial. "Vous vous rappelez le scandale avec Derek Peabody et les documents qu'il avait tenté de vendre à Yale? Quand il est revenu pour vider son bureau, les e-mails n'étaient déjà plus là. Disparus."

Je n'avais jamais entendu parler d'un scandale avec Peabody. "Ses e-mails étaient détruits pour de bon ?

— Bien sûr, a répondu Crofty, sans ciller.

— Eric, personne ne doit avoir accès à ces e-mails, ni le service informatique, ni vous, ni sa femme. Personne !

— Très bien, Catherine, je peux vous assurer que vos vœux ont déjà été satisfaits."

J'ai pensé : menteur. Il a pensé : garce.

"Excusez-moi, ai-je dit. Qui d'autre est au courant ?

— Pour vous et Matthew ?" Il s'est tu un instant, comme s'il y avait toutes sortes de réponses possibles. "Personne.

— Je trouve déjà choquant que quelqu'un soit au courant."

J'ai vu alors que je l'avais blessé. "Pardonnez-moi si ce que je dis semble… offensant.

— C'est bon… J'ai fait le nécessaire pour vous obtenir un petit arrêt maladie. S'il y a des questions, vous n'aurez qu'à dire qu'on vous a diagnostiqué une bronchite. Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être inquiète du lendemain. Que vous jetteriez peut-être un coup d'œil à l'objet qui vous attend quand vous vous déciderez à reprendre le travail."

Ainsi, il n'allait *pas* insister pour que j'assiste aux obsèques. Il l'aurait dû, mais il ne le faisait pas. Son regard avait changé, et j'y voyais maintenant une tout autre émotion provoquée par l'"objet" que j'imaginais comme un horrible mécanisme de Sing-song. Les connaisseurs sont ainsi. Même la mort d'un collègue ne lui ferait pas oublier le plaisir de sa "trouvaille".

Je ne m'en suis pas particulièrement offusquée. J'enrageais parce que j'étais exclue des obsèques,

mais je n'étais évidemment pas en état d'aller à Kensal Rise. Et pourquoi m'abaisser à me montrer au milieu d'eux ? Ils ne le connaissaient pas. Ils ne savaient rien de lui.

"On pourrait peut-être en parler un peu plus tard ?" ai-je dit, et j'ai senti que j'exagérais. J'étais vraiment désolée. Je ne voulais pas lui faire de peine. Je l'ai regardé dévisser la capsule de la salière bouchée pour verser un petit tas de sel sur son assiette. Il y a plongé son œuf dénudé. "Bien sûr", a-t-il dit, mais il était blessé.

"L'objet a été trouvé quelque part ?" ai-je demandé.

En échange de cette minuscule expression d'intérêt, il m'a décoché un sourire plutôt félin. J'étais donc pardonnée, mais je n'étais pas gentille.

J'ai pensé qu'au moment où la crise cardiaque de Matthew remontait le long de ses jambes, Eric était en train de fureter dans les vieux catalogues du musée. Il avait découvert un trésor dont aucun des conservateurs ne connaissait l'existence, quelque chose d'étrange et de laid dont il pourrait faire le sujet d'un livre.

Je me suis demandé si l'objet correspondait à l'obsession de quelque personnage de la haute – le dada d'un ministre, d'un membre du conseil d'administration. J'aurais pu l'interroger poliment là-dessus, mais je ne voulais pas savoir. Une horloge est une horloge, mais un Sing-song peut être un cauchemar comprenant du verre, de la céramique, du métal ou des étoffes. Dans ce cas, je serais obligée de travailler avec des conservateurs de toutes ces disciplines. Je crierais, je pleurerais et je me trahirais.

"Excusez-moi", ai-je dit, avec l'espoir de rattraper toutes mes offenses. Et il s'agissait bien d'offenses, car il était d'une incroyable gentillesse.

On a quitté le snack. Il y avait une Mini Minor rouge et pimpante stationnée devant. Ce n'était pas la Mini que je connaissais, mais on aurait dit la même et j'ai senti qu'Eric avait envie de parler de cette coïncidence. Mais je n'en étais pas capable, je ne voulais pas. J'ai traversé la rue comme une flèche pour m'engouffrer dans le plus sûr de tous les musées de Londres.

Les types de la sécurité, évidemment, ne s'intéressaient pas à l'horlogerie. Ils préféraient sauter sur leurs Harleys et les faire hurler comme des abeilles enragées autour du rond-point de North Circular. À ma grande surprise, ils savaient qui j'étais, et se sont livrés à des démonstrations de tendresse qui m'ont rendue folle de méfiance.

"Vous voilà chérie. Donnez-moi ce badge, que je le présente pour vous."

En franchissant la première porte sécurisée, j'étais encore sous le coup de l'émotion à cause de la Mini. Je sentais la grosse patte d'Eric en suspens à quelques centimètres de mon dos. Il voulait seulement me consoler, mais j'étais comme folle. La proximité de cette main était plus oppressante que si elle m'avait touchée. Je l'ai *chassée* d'une tape alors qu'il n'y avait pas de main.

Au quatrième étage, j'ai pu présenter moi-même mon badge à l'œil électronique. On est entrés dans un corridor sans fenêtres et très peu chaleureux – tubes néon au plafond, murs carrelés, dominante blanche. J'ai senti le duvet dans ma nuque se hérisser.

J'avais un demi-cachet de 0,5 mg de Lorazépam dans mon sac mais je ne l'ai pas trouvé – il s'était manifestement logé sous la bourre, le long de la couture.

Eric a ouvert la porte à la volée et on a fait peur à une toute petite femme à lunettes penchée sur une machine à coudre.

La porte suivante, la bonne, est restée coincée un instant avant de tourner sur ses gonds pour s'écraser contre la cloison. J'étais immobile, comme toute la structure en béton brut de l'Annexe. Les horlogers n'aiment pas les vibrations intempestives, et on en avait conclu que c'était l'endroit "idéal" pour moi. Je me sentais violemment claustrophobe.

L'atelier avait trois hautes fenêtres traversées par la lumière du matin. Je n'ai pas pris la peine de relever les stores.

Il y avait huit caisses et quatre coffres en bois, longs et étroits, rangés sous les stores contre le mur.

Étais-je la première conservatrice au monde à ne pas avoir envie d'ouvrir un coffre ?

À la place, j'ai ouvert une porte. Mon atelier disposait de ses propres toilettes. Attenantes, comme on dit. La tête que faisait mon protecteur disait clairement que je devais être contente. J'ai pris une blouse et me suis drapée dedans.

En revenant, j'ai retrouvé Eric et les caisses en bois. J'ai eu soudain la certitude que c'était quelque affreuse tribu de singes mécaniques soufflant de la fumée. Sir Kenneth Claringbold avait une hideuse collection d'automates, de Chinois et de petites filles chantantes. J'avais eu comme première tâche, à mon arrivée au Swinburne, de restaurer le don qu'il venait de faire : un singe.

Le singe en question avait une certaine allure, sauf dans sa façon d'étirer les lèvres en arrière pour sourire, mais pour une personne élevée dans l'austère

et rationnelle élégance du travail d'horlogerie, il n'y avait rien d'aussi effrayant. J'en avais eu de l'asthme et des maux de crâne. Et pour finir, afin de compléter la restauration, j'avais été obligée de lui fourrer la tête dans un sachet en papier.

Il y avait eu par la suite un Chinois en train de fumer qui n'était pas aussi laid mais il y avait toujours, en toutes circonstances, quelque chose d'extrêmement dérangeant dans ces simulations de vie, et je parcourais maintenant mon atelier en reniflant, de plus en plus contrariée par ce qu'Eric avait trouvé pour me consoler : huit caisses en bois, c'était bien plus qu'il n'en fallait pour contenir une horloge.

"Vous ne voulez pas voir ce que c'est ?"

Il m'a semblé deviner quelque secret autour de la bouche d'Eric, un léger mouvement sous la frange de la moustache.

"Ça a à voir avec des étoffes ? ai-je demandé.

— Pourquoi ne regardez-vous pas vos cadeaux ?"

Il s'adressait à la Catherine Gehrig qu'il connaissait si bien, depuis des années et des années. Il m'avait vue dans des circonstances plus que délicates (dangereuses, dirait-on dans le musée) et je ne lui avais jamais donné l'occasion de me considérer autrement que comme calme et rationnelle. Pour lui, j'étais quelqu'un qui ne s'affolait jamais et il appréciait ça. Eric, lui, aimait les émotions fortes, les gros effets, les Sing-songs, l'opéra. S'il me trouvait un défaut, c'était d'être trop prudente.

Aussi ce cher Eric était-il à cent lieues de se douter que la bénéficiaire de ses bontés était devenue une machine hurlante et folle, comme cette sculpture de Jean Tinguely faite pour s'autodétruire.

Il voulait que j'examine le cadeau qu'il me faisait. Il ne savait pas que ce cadeau risquait de complètement me démolir.

"Eric, je vous en prie. Je ne peux pas."

Puis j'ai vu la peau de son cou rougir sous la montée du sang. Il était fâché contre moi. Comment le pouvait-il ?

Alors, j'ai compris à son regard insistant qu'il avait remué ciel et terre, avait enquiquiné un tas de gens pour installer la fille de l'ombre là où ses émotions ne se verraient pas. S'il prenait soin de moi, c'était pour Matthew, mais aussi pour le musée.

"Eric, je suis désolée. Vraiment désolée.

— C'est vrai qu'il va probablement falloir passer la Sécurité si vous voulez fumer une cigarette. Vous fumez toujours ?

— Dites-moi seulement que ce n'est pas un singe."

J'avais des larmes plein les yeux. J'ai pensé : cher crétin, va-t'en, c'est tout. Va-t'en s'il te plaît.

"Mon Dieu, a-t-il dit, tout cela est affreux.

— Vous avez été très gentil, ai-je dit. Vraiment très gentil." Tout son visage s'est affaissé une seconde, puis, Dieu merci, il s'est ressaisi.

La porte s'est refermée. Il n'était plus là.

*

Au beau milieu de la nuit, j'ai perdu le bob de Matthew et je suis entrée dans une panique totale, mettant les draps sens dessus dessous, renversant la lampe de chevet jusqu'à ce que j'aie retrouvé ce que j'avais perdu. J'ai pris un cachet et un scotch. J'ai avalé un toast. J'ai allumé l'ordinateur et la messagerie du musée était de nouveau en service.

“J’embrasse tes doigts de pied.”

Seule une crainte maladive de mes employeurs m’a empêchée d’y répondre. Je l’ai marqué comme “non lu”.

Je me suis enveloppée dans sa chemise, j’ai pris son bob et je me suis mise au lit pour le renifler. Je t’aime. Où es-tu ?

Puis le matin est arrivé, et il était mort. Le serveur était à nouveau hors service. Matthew avait complètement disparu pour toujours. Son pauvre corps gisait quelque part dans cette chaleur puante. Non, dans un réfrigérateur avec une étiquette sur l’orteil. À moins qu’il ne soit déjà coincé dans un cercueil. Les obsèques étaient à quinze heures.

J’avais un arrêt maladie et des somnifères mais j’étais seule et j’allais devenir folle – pas d’église, pas de famille, personne à qui dire la vérité, rien que le Swinburne dont j’avais bêtement fait le centre de ma vie. À midi, j’étais de retour dans les profondeurs étouffantes. Trois changements plus loin j’ai refait surface à Olympia avec mes cheveux sales. Une légère brume jaune stagnait au-dessus du sol.

À cette heure, mes collègues du musée s’étaient sans doute habillés pour les obsèques. Comme il était trop tôt pour s’y rendre, ils devaient traîner dans leurs ateliers, entourés de leur vie : bibelots, photos de leurs gamins, de leurs vacances, de leurs amants ou amantes. Mon propre atelier ne révélait rien de son ancienne occupante ; sur un tableau de liège il y avait juste la photo d’un arbre dans Southwold et celle d’une rue déserte de Beccles, et la véritable signification de ces images n’était connue que de nous deux. Nous un.

Les murs de mon ancien atelier étaient de couleur crème et le linoléum marron. La pièce me contenait comme une jolie jarre ancienne plus ou moins ébréchée. Mon atelier d'Olympia, par contre, avait un sol en béton poli et les stores restaient baissés parce que la vue était trop déprimante. J'ai pensé à ces prisonniers du XIX^e^ siècle escortés jusqu'à leurs cellules avec un sac sur la tête et enfermés avec leur métier à tisser pour travailler sans jamais savoir eux-mêmes où ils étaient. Dans mon cas c'étaient les caisses en bois, pas le métier à tisser.

Un Mac flambant neuf trônait sur l'établi. La messagerie Gmail marchait bien mais le serveur du musée, à son habitude, souffrait de "conditions atmosphériques extrêmes".

J'avais l'esprit complètement embrumé et le souffle bloqué mais j'ai aligné mes outils sur l'établi comme un chirurgien ses instruments – pinces, cutters, perceuse, lime, perçoir, marteau, pinces antimagnétiques, fils de cuivre et fils d'acier, tarauds et filières, perceuse manuelle, une vingtaine en tout, marqués chacun d'un point de vernis à ongles bleu permettant d'identifier leur propriétaire. Une idée de Matthew.

Qu'y pouvons-nous ? Nous devons vivre nos vies. J'ai ouvert la première caisse et j'y ai trouvé un petit bric-à-brac emballé dans un numéro du *Daily Mail* et, à la une, sur le papier jauni, j'ai cru reconnaître le dôme de la cathédrale Saint-Paul et des nuages de fumée. L'objet avait donc été empaqueté par des amateurs pendant le Blitz ; évacué de Londres et mis en sécurité à la campagne.

J'ai pensé : je vous en prie, mon Dieu, faites qu'il n'y ait dans cette "chose" ni vêtements ni étoffes d'aucune

sorte. Ce que j'avais détesté entre tout dans le singe fumeur, hormis la façon déplaisante dont il retroussait ses babines pour montrer les dents, c'était le velours de soie décoloré fragile, en lambeaux. Quand l'horlogerie marchait, c'était cet aspect râpé qui rendait l'objet mort-vivant si effrayant.

Mais à vrai dire, quiconque a jamais observé un automate réussi, vu ses mouvements bizarres imités de la vie, croisé le regard de ses yeux mécaniques, n'importe quel animal humain ayant vécu une telle situation se rappelle cette peur bien particulière, cette incertitude quant à ce qui est vivant et ce qui ne peut être né. Descartes disait que les animaux étaient des automates. J'ai toujours eu la certitude que seule la menace de la torture l'avait empêché de dire qu'il en allait de même pour les êtres humains.

Ni moi ni Matthew n'avions de temps pour les âmes. Le fait d'être des machines chimiques complexes n'affecta jamais notre capacité d'émerveillement, notre vénération pour Vermeer et pour Monet, la jouissance de nos corps flottant dans l'eau salée, notre joie évanescente à la tombée du jour.

Mais la lumière du jour n'était plus guère qu'un souvenir. Dans une heure, elle serait étouffée sous la terre. J'ai fouillé dans le fatras des vieux journaux et je suis tombée sur une boîte à tabac en fer des plus classiques. Elle était jaune, avec en lettres brunes l'appellation "Sam's Own Mixture" et l'image d'un chien – Sam, peut-être – un superbe labrador levant la tête avec un regard d'adoration. Je devrais avoir un chien. Je lui apprendrais à dormir sur mon lit et il me lécherait les yeux quand je pleurerais.

J'ai versé le contenu de la boîte sur un plateau métallique. Il y avait de petites vis en cuivre qui

auraient paru banales à n'importe qui. L'œil de l'horlogère y voyait autre chose – la plupart d'entre elles, par exemple, dataient d'avant 1841. Les plus récentes, deux cents environ, avaient un filetage à angle de 55 degrés d'après la spécification de Whitworth. Pouvais-je réellement les voir, ces 55 degrés ? Oh oui, même avec les larmes aux yeux ! Je l'avais appris à l'âge de dix ans, assise à côté de mon grand-père à son établi de Clerkenwell.

J'ai donc su tout de suite que cet "objet" avait été créé vers le milieu du XIX^e^ siècle à l'époque où les filetages Whitworth étaient devenus la norme mais où de nombreux horlogers continuaient à tourner leurs propres vis. Ces différents types de filetage m'ont ainsi appris que l'"objet" de Crofty était le produit de plusieurs ateliers. La restauration allait consister, pour une part, à faire correspondre les trous et les vis, et on pourrait y voir un travail à vous rendre fou, mais c'était exactement ce qui me plaisait dans l'horlogerie, comme je l'avais appris auprès de mon grand-père Gehrig : la paix parfaite et absolue qu'elle procure.

En voulant faire des études d'art, je pensais qu'on éprouvait cela en peignant, par exemple, comme Agnes Martin. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'elle souffrait peut-être de dépression.

J'espère que mon père a connu, jeune homme, ce sentiment bienheureux, mais aujourd'hui j'en doute. Il est probable qu'il l'avait déjà perdu quand j'ai découvert notre secret de famille. À savoir : mon père était alcoolique. Il tombait de son escabeau sans que je comprenne quel était le problème. Ses voyages soudains "à l'étranger" étaient, je suppose, des cuites, ou des cures de désintoxication. De telles cures

existaient-elles à l'époque ? Comment le saurais-je jamais ? Mon pauvre petit Papa. Il adorait l'horlogerie, mais il a été détruit par ce qu'elle était devenue. Il haïssait ces rustres de citadins qui venaient dans sa boutique pour faire changer leurs piles.

Fichez le camp avec vos piles de malheur !

Mon père avait perdu ce dont Matthew a toujours joui comme d'un don du ciel, l'immense paix des objets en métal. D'un point de vue scientifique, évidemment, c'est idiot de dire cela. Les métaux ne se détendent pas tant qu'ils n'ont pas rouillé ou ne se sont pas oxydés. C'est alors seulement qu'ils peuvent reposer en paix. Et c'est alors qu'un Eric Croft veut les faire *reluire*, pour donner à ces pauvres créatures privées de leur peau, nues dans l'air qui leur fait mal, la brillance qui plaît tant au commun des mortels.

Pas seulement Eric, bien sûr. Quand Matthew et moi sommes devenus amants, je l'ai aidé à décaper une Mini jusqu'au métal. Qui aurait cru que l'amour serait ainsi ?

En retirant de mes mains tremblantes les minces couvercles en contreplaqué des caisses en bois, je suis tombée sur une quantité de baguettes de verre recourbées, et j'ai compris que cet objet mécanique n'était probablement pas un singe.

Je me suis mise à fouiller de la façon la moins professionnelle qui soit. J'ai sorti un méchant mécanisme à pièces des années 1950 et plusieurs carnets liés ensemble par un ruban de raphia.

Je les ai posés sur l'établi, et j'ai refermé la caisse.

Et c'est alors, à quatorze heures trente peut-être, que j'ai commencé à glisser hors du droit chemin. Si j'avais suivi le protocole réglementaire, je n'aurais pas touché ces objets avant que Miss Heller (qui

ne m'aimait pas) les ait remis aux "Responsables Papier". Je n'aurais pas été autorisée à lire un mot. J'aurais dû attendre – pour le plus grand plaisir de Miss Heller – une semaine, voire deux, avant que les images numérisées soient disponibles. Chaque page aurait subi dans l'intervalle, d'abord la rude protection de Miss Heller puis le traitement infligé par le conservateur – une attaque violente à la lumière blanche (2 926 degrés Celsius pour être précis) qui est connue comme "le dernier outrage."

Son corps était sans doute dans le corbillard.

Le cortège roulait vers le nord sur Harrow Road à travers la circulation. Je me suis assise. J'ai enregistré le fait que les carnets venaient tous de l'atelier d'un certain Wm. Froehlich à Karlsruhe en Allemagne.

Puis, tandis qu'on emportait mon chéri dans le labyrinthe de Kensal Rise, j'ai pris les onze carnets entre mes mains nues et les ai examinés. Chacun était couvert d'une même écriture serrée. Chaque ligne commençait et s'achevait tout au bord de la page, et l'écriture était aussi régulière que le toit en dents de scie d'une usine. Il n'y avait pas un poil de marge.

J'étais à bout de nerfs, tous mes sentiments en bataille, mais c'est ce style d'écriture bien particulier qui a gagné ma sympathie et ma tendresse, car j'ai décidé que le scripteur était quelqu'un qu'on avait rendu fou. Je ne savais pas encore qu'il s'appelait Henry Brandling, mais je ne doutais pas que c'était un homme, et j'avais déjà pitié de lui avant de lire un mot.